

## **Épicharme et Sophron**

## **B1. Épicharme**

Nos connaissances sur le Mime sicilien commencent avec les ouvrages d'Épicharme, dans la mesure où aucun autre nom d'auteur antérieur n'a été sauvegardé, même si lui-même mentionne vaguement un de ses prédécesseurs, Aristoxène de Sélinonte. Il indique dans sa pièce *Logos kai Logina* (dont le titre est un jeu de mot intraduisible sur le masculin et le féminin de *logos*, = verbe, discours) qu'Aristoxène introduisit le premier les iambes<sup>578</sup>. Mais c'est le seul élément sur l'existence de cet auteur.

Au contraire, pour Épicharme, nous avons du moins des éléments biographiques suffisants et bien documentés. Ainsi, d'après les renseignements que nous donne Diogène Laërce, Épicharme est né à Kos. Il avait à peine trois mois quand sa famille s'installa en Sicile, d'abord à Mégare puis à Syracuse<sup>579</sup>. Il fait partie des poètes ayant eu la plus grande longévité puisqu'on estime qu'il est mort à plus de quatre-vingt-dix ans : né vers 540, il mourut vers 450 av. J.-C.<sup>580</sup>. Son père était médecin du tyran Hiéron, si bien que dès sa petite enfance il eut la chance de se trouver entouré de poètes et d'artistes, puis de grandir et d'être élevé à la cour de Hiéron<sup>581</sup>.

Ses biographes le décrivent comme un poète et un philosophe. Le fait est qu'il connaissait et avait adopté la philosophie de Pythagore sans pour autant appartenir à son école. Comme nous l'indique Plutarque dans son ouvrage *Vies Parallèles* (Numa), Épicharme fut l'élève de Pythagore<sup>582</sup>. Mais nous savons aussi par Jamblique que :

*« Épicharme qu'il range parmi les disciples exotériques de cette école, car il n'avait pas vécu sous la règle de l'institut, résidant à Syracuse, sous le règne d'Hiéron, s'était abstenu d'y professer publiquement la philosophie, à cause des obstacles qu'eût rencontrés la libre exposition*

<sup>578</sup> Lesky, Albin, p. 345.

<sup>579</sup> Διογένης Λαέρτιος, *Βίοι και γνώμαι των εν φιλοσοφία ευδοκιμησάντων*, Βιβλίο Η', éd. H. S. Long, Oxford, 1964.

<sup>580</sup> Γεωργοπαπαδάκος, Αναστάσιος, *Ελληνική Γραμματολογία*, 6<sup>e</sup> éd., éd. Μοχλό, Thessalonique, 1968.

<sup>581</sup> Γράψας, Γιάννης, tome 2, p. 751.

<sup>582</sup> Πλουτάρχου, *Βίοι Παράλληλοι, Θησεύς-Ρωμύλος- Λυκούργος- Νουμάς*, traduction A. P. Ραγκαβής, tome 1, éd. Διονυσίου Κορομηλά, Athènes, 1864, p. 202.

*de ses doctrines, mais qu'il avait mis en vers et fait passer dans ses comédies les idées pythagoriciennes et divulgué ainsi les principes de l'école*<sup>583</sup>. » (Jamblique, Vie de Pythagore, c, 36)

Donc Épicharme, bien qu'adepte des idées philosophiques de Pythagore, ne fut en aucun cas le fondateur d'une tendance ou d'une école philosophique. L'histoire le reconnaît comme le premier poète comique. Aristote qui considère Homère comme le père tant de la tragédie que de la comédie, mentionne au sujet d'Épicharme qu'avec son contemporain Phormis il fut l'inventeur de la trame de l'intrigue théâtrale (Aristote, Poétique, 5, 1455 a). Dans le dictionnaire de Souda, cependant, il est considéré comme l'inventeur de la comédie :

« *Épicharme, qui a inventé la comédie à Syracuse avec Phormis*<sup>584</sup> ... »

Dans Le Théétète, Platon situe de fait Épicharme au niveau d'Homère en disant :

« *...Tous deux éminents dans chacun des deux genres poétiques, Épicharme dans la comédie et Homère dans la tragédie*<sup>585</sup>. » (Platon, Théétète, 152 e)

Diogène Laërce<sup>586</sup> confirme du reste l'admiration de Platon pour Epicharme :

« *Platon a beaucoup utilisé les ouvrages du poète comique Épicharme, et il en a transcrit maint passage. Tout ceci nous est connu par Alcimos (Ouvrages adressés à Amyntas, quatre livres). Il écrit dans le premier : « Il est évident que Platon reprend de nombreux passages d'Épicharme. »* (Diogène Laërce, Platon, III, 9, 10)

Mais il est certain qu'Épicharme, malgré un lien étroit avec les philosophes, est avant tout un poète comique<sup>587</sup>. C'est lui qui donne forme à la farce dorienne et transforme une simple représentation

<sup>583</sup> **Jamblique**, *Vie de Pythagore*, introduction, traduction et notes par L. Brisson et A. Ph. Segonds, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

<sup>584</sup> Dictionnaire de Souda, tome 2, p. 413.

<sup>585</sup> **Πλάτων**, *Θεαίτητος*, introduction, traduction et commentaires I.N. Θεοδωρακόπουλος, éd. Ακαδημία Αθηνών, Athènes, 1980.

<sup>586</sup> **Diogène Laërce**, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, trad. Robert Genaille, éd. Garnier-Flammarion, 1965.

<sup>587</sup> **Lever, Katherine**, *The Art of Greek Comedy*, éd. Methuen, Londres, 1956, p. 46.

comique sans intrigue particulière, en un genre dramatique<sup>588</sup>. Ce genre dramatique est la comédie sicilienne ou Mime sicilien, genre dont l'origine est nettement dorienne<sup>589</sup>.

Même si les oeuvres d'Épicharme furent appelés *Drames* et si le terme *Mimes* fut utilisé pour la première fois - au sens théâtral - comme titre des pièces de Sophron et de Xénarque, en réalité tant Sophron qu'Épicharme sont tous deux les co-créateurs de la tradition théâtrale du Mime<sup>590</sup>. Leur classification différente - les pièces d'Épicharme dans les comédies et celles de Sophron dans les Mimes - commença avec les grammairiens alexandrins et se poursuivit avec les commentateurs ultérieurs de la littérature grecque ancienne, qui scindèrent le genre en se basant principalement sur le critère des thématiques utilisées par chacun des deux poètes. C'est-à-dire sur le choix de la mythologie pour certaines pièces d'Épicharme, par opposition avec les scènes quotidiennes « prosaïques » de Sophron ou encore la préférence de Sophron pour la prose rythmée contrairement aux mètres iambiques, trochaïques et anapestiques qu'utilisait Épicharme. Du reste, si au cours de son évolution le Mime ne s'est pas limité seulement à la prose, il fut le premier et le plus ancien genre de théâtre à l'avoir utilisée, en l'associant souvent au mètre<sup>591</sup>.

Parmi les pièces d'Épicharme connues par leur titre qui sont, selon les avis divergents des spécialistes au nombre de trente-huit, quarante ou cinquante-deux, seuls quelques fragments ont été sauvegardés. Vingt-quatre d'entre elles ont pour thème la mythologie. Deux autres, *Terre et Mer* et *Logos kai Logina*, sont, comme leur titre le laisse entendre, une confrontation d'idées comparable à celle que nous trouvons dans *Les Nuées* d'Aristophane<sup>592</sup>. Les autres pièces ridiculisent des caractères et des mœurs.

Les titres de ses pièces, tels que Georg Kaibel les a catalogués, sont les suivants : *Le Campagnard*, *Alcyionée*, *Amycos*, *Les Rapines*, *Les Atalantes*, *Les Bacchantes*, *Busiris*, *Terre et Mer*, *Les Dionysiens*,

<sup>588</sup> Allen, James Turney, *Stage Antiquities of the Greek and Romans and Their Influence*, éd. Longmans, Green and Co., Londres, 1927, p. 6.

<sup>589</sup> Olson, Douglas, *Broken laughter: select fragments of Greek comedy*, ed. Douglas Olson, Oxford University Press, 2007, p. 52.

<sup>590</sup> Μανακίδου, Φλώρα & Σπανουδάκης, Κωνσταντίνος, p. 154.

<sup>591</sup> Fantuzzi M., Eronda e la poesia mimetica, dans: *Dall'ellenismo all'eta di Traiano*, Turin, 1998, 160-168.

<sup>592</sup> Kerkhof, Rainer, *Dorische Posse, Epicharm und Attische Komödie*, Leipzig, 2001.

*L'Espérance ou la Richesse, Le Chant de Victoire, Les Noces d'Hébé - Les Muses, Héraclès à la Conquête du Ceinturon, Héraclès chez Pholos, Les Théores, Le Cyclope, Les Komastes ou Héphaïstos, Logos kai Logina, La Mégarienne, Les Mois, Les Iles, Ulysse Transfuge, Ulysse Naufragé, L'Andouille, Le Fanfaron, Les Perses, Le Cellier, Le Gouvernement, Pyrrha ou Prométhée, Les Sirènes, Sciron, Le Sphinx, Les Trentièmes Jours, Les Troyens, Philoctète, Les Danseurs, Les Marmites.*

## **B2. Les parodies mythologiques d'Épicharme**

Parmi les personnages mythiques qu'il ridiculise, celui qui lui est le plus cher est Héraclès. Cinq pièces dont on a conservé des extraits ont ce héros pour personnage central : *Alcyonée*, *Busiris*, *Les Noces d'Hébé - Les Muses*, *Héraclès à la Conquête du Ceinturon*, *Héraclès chez Pholos*<sup>593</sup>. L'Héraclès d'Épicharme a d'authentiques caractéristiques doriennes : c'est un gaillard débraillé, doté d'un appétit sans bornes pour la nourriture, la boisson et les amours<sup>594</sup>.

Ceci est particulièrement perceptible dans la pièce *Les Noces d'Hébé - Les Muses*, qui est considérée comme la plus célèbre de ses oeuvres<sup>595</sup>. D'après Athénée, le deuxième titre *Les Muses* est celui d'une adaptation de la même comédie<sup>596</sup>.

La pièce a pour sujet les noces d'Hébé et d'Héraclès. Hébé est présentée dans la mythologie grecque comme une déesse secondaire, incarnant la jeunesse et l'entrain. Elle était la fille de Zeus et d'Héra. Selon une version du mythe, Héra fut enceinte d'Hébé après qu'Apollon l'ait invitée à un repas et qu'elle ait mangé de la laitue sauvage. Hébé était chargée d'approvisionner les Dieux en nectar et en ambrosie. L'ambrosie était la nourriture qui leur conservait une éternelle jeunesse. Hébé épousa Héraclès quand celui-ci monta sur l'Olympe comme demi-dieu et resta ainsi jeune pour l'éternité. Ils eurent ensemble deux fils, Alexiars et Anicet<sup>597</sup>.

---

<sup>593</sup> **Lever, Katherine**, p. 47.

<sup>594</sup> **Lesky, Albin**, p. 346.

<sup>595</sup> **Polman Kruseman, Heinrich**, *Fragmenta par Epicharmus*, éd. Vincentium Lonjes, 1834, p. 38.

<sup>596</sup> **Αθήναιος**, I, III, c. LXXV.

<sup>597</sup> **Gantz, Timothy**, *Mythes de la Grèce archaïque*, éd. Johns Hopkins University Press, 1993, p. 81-82.



Fig. 36. Les noces d'Hébé et d'Héraclès. Pyxis attique à figures rouges. 450-400 av. J.-C.

Voici un premier fragment conservé par Athénée :

*« Neptune lui-même est venu sur des vaisseaux marchands de Phénicie apporter de très beaux filets et nous pêchons des spares et des scares, dont il n'est pas permis aux Dieux mêmes de rejeter les excréments. »*  
(Athén. Deipn. VII, 114c)

Un second fragment, plus long, contient l'énumération d'une partie des mets qui figuraient sur la table<sup>598</sup> :

*« Après tous les mets mentionnés jusqu'ici, on apporta séparément quantité d'huîtres, et d'autres testacées, dont je trouve les plus remarquables nommés en ces termes, dans la pièce d'Épicharme, intitulée les noces d'Hébé :*

*« Apporte toutes sortes de coquillages, beaucoup de lépas, des strabèles, des cécibales, des téthyes, des glands, des pourpres, des huîtres bien closes, difficiles à ouvrir, et faciles à avaler, des moules, des nérites, des buccins, des alènes, dont la saveur est très douce, et la pointe fort aiguë ; des rouleaux, des solens, des conques noires, qui ont toutes une sentinelle dans leur coquille, pour trouver à pâître : il y a encore d'autres coquillages qu'on appelle amathitides, mais qui passent pour être de mauvaise qualité et qui d'ailleurs nuisent à la génération. Tous les hommes les appellent androphyctides (viri-fugas), ou la terreur des hommes : nous autres dieux, nous les nommons blanches. »*

<sup>598</sup> Athénée, *Banquet des savans*, trad. Lefebvre de Villebrune, Tome I, Paris, Lamy, 1789.

« On lit aussi dans les Muses du même, »

« Au lieu du coquillage que nous appelons antelle, et qui fait un fort bon manger. »

« Il indique ici probablement ce que nous appelons telline, et les latins mitulus, moule. Aristophane le grammairien en fait mention dans son traité de la triste Scytale et dit que les lépas sont semblables à ce qu'on appelle tellines. » (Athén. Deipn. III, 85c)

Les quatre autres œuvres tournent en dérision les travaux d'Héraclès. La pièce *Alcyonée* représente ainsi le combat entre Héraclès et le géant Alcyonée. Dans la mythologie grecque, ce Géant était le fils soit d'Ouranos et de Gaïa - du Ciel et de la Terre - (selon la *Bibliothèque d'Apollodore*, I, 6, 1), soit du Tartare et de Gaïa. Alcyonée était le père des sept Alcyonides. Considéré comme « le doyen des Géants », il était « invincible par la taille de son corps et d'une force indomptable » (*Bibl. Apoll.*, I, 6, 1). Héraclès, accompagné de Télamon, parvint à tuer Alcyonée à l'incitation et sur les instructions de la déesse Athénée, comme le mentionne Pindare (*Les Néméennes* IV, 27-40, *Les Isthmiques* VI, 5, 32). Pindare qualifie Alcyonée de « bouvier » (Ném. IV, 85)<sup>599</sup>. Pendant ce combat, Alcyonée avait écrasé les douze chars et les vingt-quatre compagnons d'Héraclès avec une énorme pierre. Une autre version raconte qu'il avait en fait lancé cette pierre contre Héraclès, mais que le héros l'avait repoussée avec sa massue. Les anciens Grecs croyaient que cette pierre mythique se trouvait encore quelque part dans l'Isthme de Corinthe<sup>600</sup>.

<sup>599</sup> **Drachmann, A. B.**, Pindar : Scholia Vetera in Pindari Carmina : Scholia in Nemeonicas et Isthmionicas, Epimetrum, Indices, éd. Walter de Gruyter, 1998.

<sup>600</sup> **Patsi-Garin, Emmy**, *Επίτομο λεξικό Ελληνικής Μυθολογίας*, éd. Οίκος Χάρη Πάτση, Athènes, 1969.



Fig. 37. Détail de coupe attique à figures noires, dite aux bateaux, montrant Héraclès combattant Alcyonée. Vers 520 av. J.-C., provenant de Cerveteri.

Athénée mentionne que, dans cette pièce comme dans la pièce *Ulysse Naufragé*, se trouve un personnage ayant le rôle de berger et nommé Diomos<sup>601</sup> :

*« Il existe un genre de chant appelé boucoliasme que disent ceux qui mènent paître les troupeaux. Diomos était un berger sicilien et c'est lui qui le premier a trouvé ce genre de chant. Épicharme le cite dans Alcyonée et dans Ulysse Naufragé. »* (XIV, 619a)

Dans *Busiris* « le sujet est le châtement infligé à une violation des droits de l'hospitalité ; c'est Héraclès qui punit le roi barbare<sup>602</sup>. » Selon le mythe tel que l'a transmis Apollodore, Busiris était roi d'Égypte. Il était fils du dieu Poséidon et de Lysianassa ou de Libye ou d'Aniphras ou Anippé (fille ou petite-fille du Nil). Busiris était cruel et inhospitalier puisqu'il tuait tous les étrangers qui arrivaient dans son royaume. La raison en était qu'autrefois, alors que l'Égypte avait souffert de mauvaises récoltes depuis neuf ans, le devin chypriote Phrasios arriva dans le pays et qu'il conseilla à Busiris de sacrifier chaque année un étranger à Zeus pour faire cesser la famine. Le roi égyptien commença par tuer Phrasios et il tua ensuite tous les étrangers qui arrivaient en Égypte.

<sup>601</sup> Athénée, *Deipnosophistes*, XIV.

<sup>602</sup> Artaud, Nicolas, Fragments pour servir à l'histoire de la comédie antique : Épicharme, Ménandre, Plaute, éd. A. Durand, 1863, p. 82.

Héraclès mit fin à la cruauté de Busiris quand il passa par l'Égypte lors d'un voyage pour un de ses exploits, les pommes du jardin des Hespérides ou les bœufs de Géryon. Arrêté et solidement attaché avec des courroies de cuir en vue du sacrifice, Héraclès rompit ses liens, tua Busiris et tous les hommes du roi<sup>603</sup>.

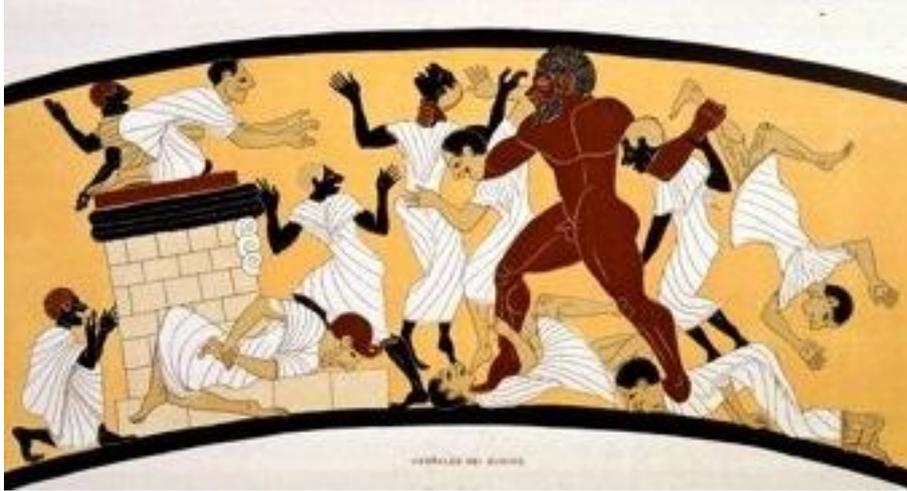


Fig. 38. Héraclès tue Busiris et dix de ses serviteurs. Hydrie de Caéré, face A.



Fig. 39. Gardes égyptiens de Busiris. Hydrie de Caéré, face B.

*« Le premier rôle appartenait à Hercule. La pièce pouvait se composer de trois parties : son arrivée chez Busiris ; puis les apprêts du sacrifice auquel il est conduit ; mais, devant l'autel sur lequel on devait l'immoler, il brise ses chaînes et punit de mort le tyran. Puis, une fois délivré, il célèbre la fête déjà préparée, soit pour le faire tomber dans le piège, soit que le sacrifice fut toujours suivi d'un banquet. Quoi qu'il en soit, il*

<sup>603</sup> Graves, Robert, *Οι Ελληνικοί μύθοι*, tome 3, trad. Μανουέλα Μειμάρη, éd. Κάκτος, Athènes, 1998, p. 133.

*ne nous reste de cette pièce qu'un fragment de quatre vers, sur la voracité d'Hercule, matière inépuisable pour les comiques*<sup>604</sup>. »

Une des plaisanteries les plus fréquemment présentées par ces comiques était l'escamotage de la nourriture au moment où Héraclès se préparait à manger. Aristophane qualifie de tour de « facile » et sans esprit dans sa comédie *Les Guêpes*<sup>605</sup> :

*« Nous n'avons pas ici de paniers de noix*

*Ni d'esclaves pour les lancer sur les spectateurs*

*Ni d'Héraclès à qui faire disparaître sa table. »* (vers 56-60)

Les quatre vers de la comédie *Busiris* qui ont été préservés par Athénée sont<sup>606</sup> :

*« Tout d'abord, si tu le voyais manger, tu en mourrais !*

*Son pharynx retentit de grondements, ses mâchoires résonnent,*

*Ses molaires font du tapage, ses canines crissent.*

*Un râle sort de son nez et il agite les oreilles. »* (Athén. Deipn. X, 211b)

La pièce *Héraclès à la Conquête du Ceinturon* est également basée sur le célèbre mythe concernant le neuvième des travaux d'Héraclès : Admète, fille d'Eurysthée, désirait obtenir la ceinture d'Hippolyte et Eurysthée chargea donc Héraclès de la lui rapporter. Hippolyte, ou selon une autre version Mélanippe, était la reine des Amazones. Sa ceinture lui avait été offerte par Arès et elle constituait pour les Amazones un insigne de pouvoir. Héraclès était accompagné dans cette mission par certains de ses compagnons, dont Thésée, Pélée et Télamon. Au cours de leur voyage vers le Pont-Euxin, ils affrontèrent comme on pouvait s'y attendre quelques péripéties. Puis les héros débarquèrent à Thémiscyre, capitale du pays des Amazones. Hippolyte sembla d'abord désireuse de leur céder la ceinture. Mais Héra, voulant compliquer la tâche d'Héraclès, se

<sup>604</sup> **Artaud, Nicolas**, *Fragments pour servir à l'histoire de la comédie antique* : Épicharme, Ménandre, Plaute, éd. A. Durand, 1863, p. 83.

<sup>605</sup> **Αριστοφάνης**, *Σφήκες*, trad. Κώστας Τοπούζης, éd. *Επικαιρότητα*, Athènes, 1976.

<sup>606</sup> **Αθήναιος**, *Δειπνοσοφιστές*, X, trad. Θεόδωρος Μαυρόπουλος, éd. Κάκτος, Athènes, 1998.

métamorphosa en Amazone et souleva les autres Amazones contre lui. Elle y parvint en répandant le bruit qu'Héraclès et ses compagnons avaient l'intention d'enlever leur reine. La conséquence de la machination d'Héra fut que les Amazones prirent immédiatement les armes et se précipitèrent vers l'endroit où se trouvait le bateau d'Héraclès. S'ensuivit une bataille sanglante qui conduisit à la mort de nombreuses guerrières. Apollodore d'Athènes souligne qu'Hippolyte figurait parmi les Amazones tuées et qu'Héraclès prit finalement la ceinture sur son cadavre (Bibliothèque d'Apollodore, B 5, 9). Diodore de Sicile rapporte quant à lui qu'Hippolyte fut simplement faite prisonnière et qu'elle lui remit la ceinture en échange de sa liberté (Bibliothèque Historique, D 4, 16)<sup>607</sup>.



Fig. 40. Une reine des Amazones. Obtenir sa ceinture est un des travaux d'Héraclès.

De cette comédie d'Épicharme, il ne reste qu'un fragment de deux vers, conservé par le scoliaste d'Aristophane sur *la Paix*<sup>608</sup> :

« *Pygmarion, capitaine des plus grands scarabées*<sup>609</sup> (ou navires ?)

<sup>607</sup> **Rispen, Jean**, *Ελληνική μυθολογία*, τόμος Β', επιμέλεια: Σπύρος Μαρινάτος, traduction Νίκος Τετενές, éd. Δαρεμάς, Athènes, 1953.

<sup>608</sup> **Dindorf, Wilhelm, Aristophanes**, *Aristophanis Comœdiæ, Volume 4, Partie 3*, éd. Typographeo Academico, 1838, p.18.

<sup>609</sup> Il serait sans doute nécessaire de rechercher plus avant le sens du mot *κάνθαρος* avant de donner une interprétation trop rapide à cette phrase. En effet ce terme a été utilisé par Ménandre avec le sens de navire dans son ouvrage *Le Maître d'Equipage* : « *D'abord, je te donnerai des nouvelles de ton fils, le chanceux qui est sain et sauf, et du navire (κάνθαρο) doré. S. : De qui ? A. : Du navire ! Tu ne sais pas cela ?*

*Dont on dit qu'ils se trouvent sur l'Etna » ...*

La cinquième pièce d'Épicharme dont Héraclès est le héros principal a pour titre *Héraclès chez Pholos*. Son thème est la visite du héros au Centaure Pholos. Pholos était parmi les Centaures le seul avec Chiron à être bon et hospitalier. Il était le fils de Silène et d'une nymphe. L'événement eut lieu sur le mont Pholoé où demeurait Pholos, peu avant ou peu après le quatrième exploit d'Héraclès (la mise à mort du sanglier d'Erymanthe). Pendant le repas Héraclès demanda du vin. Pholos hésitait au début, mais il se laissa finalement convaincre d'ouvrir la jarre commune des Centaures contenant le vin vieux qui avait jadis été offert à un Centaure par le dieu Dionysos en personne, à la condition de ne l'ouvrir que le jour où Héraclès demanderait du vin. La jarre une fois ouverte, les Centaures furent attirés par l'odeur très puissante du vin et se précipitèrent pour s'en emparer. Pholos, effrayé par l'incursion subite des Centaures, se cacha. Héraclès alla affronter les mauvais Centaures et tua nombre d'entre eux, tout en perçant d'autres avec sa flèche empoisonnée et il les pourchassa jusqu'au Cap Malée, où il blessa Chiron par erreur. Après le combat, Pholos enterra seul tous les corps des Centaures. Mais en essayant d'enlever une flèche restée coincée dans le genou de l'un d'entre eux (selon une version du mythe, dans le genou de Chiron), il l'arracha avec tant de force qu'en sortant elle s'enfonça dans ses propres entrailles et le tua (selon Diodore). D'après la Bibliothèque d'Apollodore, Pholos se tua en examinant une de ces flèches empoisonnées et en se demandant comment un si petit objet pouvait tuer un Centaure<sup>610</sup>.

---

*misérable ! »* Dans : **David Ruhnkenius, Jean Théodore Bergman**, *opuscula varii argumenti, oratoria, historica, critica*, Volume 1, éd. S. et J. Luchtmans, Academiae typographos, 1823, p. 422.

<sup>610</sup> **Patsi-Garin, Emmy**, *Επίτομο λεξικό Ελληνικής Μυθολογίας*, éd. Χάρη Πάτση, Athènes, 1969, p. 526.



Fig. 41. Héraclès, Pholos et les Centaures. Skyphos à figures noires, v.580 av. J.-C.



Fig. 42. Héraclès, Pholos et les Centaures. Détails de Skyphos à figures noires, v. 580 av. J.-C.

Dans cette comédie, Épicharme traite le thème de l'ivresse et de ses conséquences, que Pholos ignore quand il décide d'ouvrir la jarre de vin vieux pour satisfaire le désir d'Héraclès. Les deux vers de cette comédie sauvegardés par Eustrate de Constantinople, dans son commentaire sur l'*Éthique à Nicomaque* d'Aristote :

« Pour moi, c'est par contrainte que je fais tout cela ; mais je pense que nul homme qui agit contre sa volonté n'est coupable, et qu'il n'a pas non plus à redouter le châtement<sup>611</sup>. » (liv. III, c. v,5)

Le point de vue d'Épicharme sur les conséquences de l'ivresse nous a été conservé par Athénée<sup>612</sup> :

« Épicharme dit :

*Après le sacrifice vient le banquet.*

*Et au banquet il y a la boisson.*

*B : Agréable, me semble-t-il.*

*A : La boisson mène aux tromperies et de là on passe aux agressions.*

*Des agressions au procès et du procès à la condamnation.*

*Et de là aux menottes, aux fers aux pieds et à l'amende. » (Athén. Deipn. II, 36d)*

La même source nous indique d'ailleurs qu'Épicharme est le premier à avoir mis en scène un comédien jouant un ivrogne et qu'ensuite Cratès et d'autres poètes suivirent son exemple<sup>613</sup> :

« Épicharme fut le premier qui présenta sur scène un ivrogne et après lui ce fut Cratès. » (Athén. Deipn. X, 429a)

Le deuxième héros très cher à la comédie sicilienne est Ulysse. Trois pièces dont il est le héros principal ont été conservées : *Ulysse Transfuge*, *Ulysse Naufragé* et *Les Sirènes*.

En ce qui concerne *Ulysse Transfuge*, le point de vue qui prévaut est qu'Épicharme y tournait en ridicule l'histoire d'espionnage d'Ulysse à Troie, et le présentait essayant d'échapper à cette mission. Cette vision

<sup>611</sup> **Mercken, H.P.F.**, *Aristoteles over de menselijke volkomenheid* : boeken I en II van de Nikomachische etiek met de kommentaren van Eustratius en een anonyms in de Latijnse vertaling van Grosseteste, éd. Bruxelles, Paleis der Academiën, 1964.

<sup>612</sup> **Αθήναιος**, *Δειπνοσοφιστές II*, trad. Θεόδωρος Μαυρόπουλος, éd. Κάκτος, Athènes, 1997.

<sup>613</sup> **Pickard-Cambridge**, *Dithyramb, Tragedy and Comedy*, p. 407.

repose sur les quelques vers de cette pièce qui furent trouvés sur un papyrus<sup>614</sup> et qui présentent le héros songeur et hésitant<sup>615</sup> :

*« Prêt à partir, je vais m'asseoir ici un instant et je dirai ce que je compte faire ; les gens avisés me comprendront. Car certes, j'estime que mon souhait est tout à fait selon la nature et le bon sens, pour peu qu'on veuille voir ce qui est vrai. Puissé-je arriver là où l'on m'a commandé d'aller ! Puissé-je ensuite réussir plutôt qu'honorer mon insuccès en mourant.*

*Que je me tire de cette dangereuse entreprise et que j'obtienne une gloire divine en pénétrant dans la ville des Troyens. Puis, qu'informé clairement de toutes choses, je revienne tout révéler aux divins Achéens et au cher fils d'Atrée, et que je sorte de là sain et sauf<sup>616</sup>. »*

Cependant le papyrus d'Oxyrhynque (Pap. Ox. 25, 1959, 2429) qui comporte sept extraits d'une annotation interprétative concernant la pièce montre que se distinguent des parties dialoguées<sup>617</sup>. Les chercheurs supposent donc qu'il s'agit d'un dialogue entre Ulysse et l'un de ses compagnons, peut-être Diomède. Dans ce dialogue, après l'échec de l'espionnage, il répète une allocution aux Achéens pour les tromper<sup>618</sup>.

Quant aux deux autres pièces ayant pour thème les aventures d'Ulysse, seuls nous restent leurs titres et pas un seul vers n'en a été conservé.

Ulysse est également impliqué dans la pièce intitulée *Le Cyclope*. Mais ici le héros principal est Cyclope, dont l'amour pour Galatée était un thème très cher aux Siciliens. Théocrite célèbre cet amour dans une pièce homonyme.

*« Mais les trois fragments que nous avons de la comédie d'Épicharme indiquent suffisamment qu'il s'agissait ici de l'aventure d'Ulysse chez Polyphème, au neuvième chant de l'Odyssée, où Euripide a pris la*

<sup>614</sup> Ce fragment, retrouvé sur un papyrus égyptien, a été publié pour la première fois par M. Gomperz en 1889, avec d'autres fragments divers provenant de la collection de papyrus de l'archiduc Rainer en Autriche.

<sup>615</sup> **Lesky, Albin**, p. 346.

<sup>616</sup> **Croiset, Alfred et Maurice**, *Histoire de la littérature grecque*, t. 3, éd. Ernest Thorin, Paris, 1895.

<sup>617</sup> **Lobel, E., & Turner, E. G.**, *The Oxyrhynchus Papyri*, Part XXV. Egypt Exploration Society, Londres, 1959.

<sup>618</sup> **Gentili, B.**, *Poetry and its Public in Ancient Greece from Homer to the Fifth Century*, introd. Cole, Th.A., Baltimore - Londres, 1988, p. 336.

*matière de son drame satyrique. Athénée nous apprend que, dans cet ouvrage, Épicharme avait fait une parodie d'Homère, liberté qu'il avait déjà prise dans ses deux Ulysse. Il y peignait la voracité du Cyclope, qui s'écrie : « Les tripes sont un mets délicieux, par Jupiter, ainsi que le jambon », et lorsqu'Ulysse lui offre un vin généreux, il répond avec joie : « Allons, verse dans la coupe ! » (liv. XI, 498e)*

Un personnage disait encore :

*« Par Neptune, il est beaucoup plus creux qu'un mortier. »*

*C'est du ventre du Cyclope qu'il parle ainsi<sup>619</sup>. »*

Les thèmes des pièces *Les Trentièmes Jours*, *Les Troyens* et *Philoctète* sont inconnus, même si Ulysse était probablement représenté une fois de plus dans la dernière<sup>620</sup>.

Le thème de la pièce *Amycos*<sup>621</sup> est semblable à celui d'*Alcyonée*, mais cette fois le héros est Pollux. On pense qu'Épicharme a représenté cette pièce sur scène avec trois comédiens<sup>622</sup>. Les seuls vers qui aient été conservés sont<sup>623</sup> :

*« Amycos, n'insulte pas mon frère aîné » et « Il est bien attaché. »*

<sup>619</sup> **Artaud, Nicolas**, *ibidem*, p. 102.

<sup>620</sup> **Nicoll, Allardyce**, *Masks, Mimes and Miracles: Studies in the Popular Theatre*, éd. Cooper Square, New York, 1963, p. 40.

<sup>621</sup> **Amycos**. Fils de Poséidon et de la Nympe Mélie, roi des Bébryces en Bithynie. Amycos était un géant cruel, considéré comme le « père » de la boxe et surtout de l'art de la boxe. Il obligeait tous les étrangers qui arrivaient dans son pays à boxer contre lui, les battait grâce à sa force surnaturelle et les tuait ensuite. Le combat entre Pollux et Amycos est décrit ainsi par Apollodore dans sa *Bibliothèque* et par Apollonios dans *Les Argonautes* : Dès que les Argonautes eurent abordé sur le rivage de la Bithynie, Amycos apparut et demanda à boxer contre le plus fort d'entre eux. Pollux accepta de le combattre, le vainquit et le tua « *d'ennui pendant le combat.* » (*Bibliothèque*, Apollodore, A 90, 20 et *Argonautes*, Apollonios, B1) Mais Théocrite décrit l'épisode de façon beaucoup plus idyllique (*Dioscures*, 22, 27) : Les Dioscures (Castor et Pollux), après avoir débarqué dans le pays d'Amycos, le rencontrèrent dans une forêt, vêtu de sa peau de lion et allongé à côté d'une source où il ne les laissa pas s'abreuver sans avoir d'abord boxé avec le plus fort d'entre eux. Pollux accepta le défi et invita tous les Argonautes à assister au combat. Il fut vainqueur mais avant de tuer Amycos (conformément à leur accord mutuel), il l'attacha à un tronc d'arbre et lui fit promettre au dieu Poséidon, son père, qu'il ne défierait plus aucun étranger à la boxe pour l'exterminer. Dans : **Emmy Patsi-Garin**, *Επίτομο λεξικό Ελληνικής Μυθολογίας*.

<sup>622</sup> **Lesky, Albin**, *ibidem*, p. 347.

<sup>623</sup> **Kruseman, Heinrich Polman**, *ibidem*, p.2.

Ce dernier vers se réfère peut-être au châtiment d'Amycos, tel qu'il est représenté sur une hydrie à figures rouges de la fin du 5<sup>e</sup> siècle av. J.-C., trouvée en Lucanie et qui se trouve aujourd'hui au Département des Monnaies, Médailles et Antiques de la Bibliothèque nationale de France.



Fig. 43. Amycos enchaîné par les Argonautes, hydrie lucanienne à figures rouges, 425-400 av. J.-C.

Dans la pièce *Sciron*<sup>624</sup>, dont le héros est Thésée, il est probable que l'intrigue est semblable à celles d'Héraclès et de Pollux<sup>625</sup>. Un très bref dialogue a été conservé :

« - *Qui est ta mère ?*

<sup>624</sup> **Sciron** était un fameux brigand corinthien, fils de Pélops. Son repaire se trouvait au dessus d'un précipice connu sous son nom, les célèbres Pierres Scironides, aujourd'hui *Kakia Skala*. Il s'embusquait sur la route d'Athènes au Péloponnèse et lorsque passait un voyageur solitaire, il le dévalisait, le prenait en otage et le torturait. D'habitude, Sciron obligeait son otage à lui laver les pieds au bord du précipice, et quand ce dernier était occupé, il lui donnait un coup de pied qui le jetait à la mer. En sortait une énorme tortue qui le mangeait morceau par morceau. Le héros Thésée tua Sciron soit pendant son premier voyage de Trizina à Athènes, soit plus tard, lorsque, devenu roi d'Athènes, il s'empara d'Éleusis. Selon une tradition, Sciron et Thésée étaient cousins germains par leur mère. Cette version affirme que Thésée fonda les Jeux Isthmiques pour se racheter d'avoir tué son cousin le brigand. Dans : **Emmy Patsi-Garin**, p. 680.

<sup>625</sup> **Lever, Katherine**, p. 47.

- *L'esclave.*

- *Qui est ton père ?*

- *L'esclave.*

- *Et qui est ton frère ?*

- *L'esclave. »*

L'importance de ce petit dialogue est grande car Aristophane utilise le même procédé dans sa pièce *La Paix*<sup>626</sup> :

« Hermès : *D'où vient cette voix de mortel ? Oh là là, Héraclès ! Quel est ce monstre ?*

Trygée : *Un pur sang !*

Hermès : *Dégoûtant, effronté, impudent et infect, très infect, infectissime ! Comment es-tu monté jusqu'ici, toi le plus infect des infects ! Quel est ton nom ? Dis-le !*

Trygée : *Infectissime.*

Hermès : *Quelle est ta famille ?*

Trygée : *Infectissime.*

Hermès : *Quel est le nom de ton père ?*

Trygée : *Infectissime.*

Hermès : *Si tu ne dis pas ton nom, par la Terre, qui que tu sois, tu mourras*<sup>627</sup>. » (Arist. Paix, vers 185)

La pièce *Le Sphinx* d'Épicharme peut être vue comme une parodie de la pièce homonyme d'Eschyle, qui fait partie de sa tétralogie thébaine avec

<sup>626</sup> Eustathius (Archevêque de Thessalonique), *Eustathii prooemium commentariorum Pindaricorum*, Typis et impensis Librariae Dieterichianae, 1837, p. 55.

<sup>627</sup> **Αριστοφάνης**, *Ειρήνη*, trad. Κώστας Τοπούζης, éd. Επικαιρότητα, Athènes, 1976.

*Laius, Œdipe et Les Sept contre Thèbes. Œdipe*<sup>628</sup>, le personnage le plus tragique de la mythologie grecque, « dont l'histoire lamentable ne semblait pas de nature à pouvoir jamais être prise du côté comique, paraît avoir été parodié par Épicharme. C'est d'abord l'énigme, où l'on voit l'homme marchant tout à tour sur quatre pieds, puis sur trois, puis sur deux, qui a fourni au poète une donnée plaisante<sup>629</sup>. »

Athénée en a sauvegardé un extrait qui montre l'originalité de l'humour du poète<sup>630</sup> :

« *Épicharme dit :*

---

<sup>628</sup> **Œdipe** était le fils du roi de Thèbes Laïos et de Jocaste. Avant la naissance d'Œdipe, Laïos décida de connaître son destin quant à l'obtention d'un héritier, sa femme, Jocaste ou Epicaste n'ayant jamais été enceinte malgré des années d'efforts. Apollon l'Oblique l'avertit, par l'intermédiaire de la Pythie, qu'il allait avoir un fils et que celui-ci le tuerait. Connaissant cette prophétie, après la naissance de son premier-né, Laïos l'attacha par les pieds (le sens *gonflement du pied* du nom Oidípous vient de οίδημα = gonflement et de πους = pied), puis il le donna à un esclave avec ordre de l'abandonner sur le mont Cithéron. Mais un berger trouva l'enfant et il le confia à Mérope, la femme de Polybe, roi de Corinthe. Le couple, n'ayant pas d'enfants, l'accueillit comme un « don des dieux ». Ainsi, Œdipe vécut et grandit dans les palais de Corinthe, dans la ville de Ténéa, en tant qu'héritier véritable et légitime du trône. Mais un jour quelqu'un le traita de *bâtard*. Voulant savoir la véracité de ce propos, parce qu'au palais on restait « muet comme une carpe » sur ce sujet, il décida d'aller consulter la Pythie. Là, la prêtresse d'Apollon, à l'oracle limpide, le chasse du lieu saint parce qu'il partagera le lit de son père et le tuera, qu'il commettra l'inceste et épousera sa mère, enfin que lui-même et ses enfants seront la cause de nombreux maux. L'intensité de l'événement fut telle qu'Œdipe, oubliant les raisons de sa consultation de la Pythie, décida de ne pas revenir à Corinthe, qu'il considérait comme sa patrie afin de ne pas causer le malheur de ceux qui étaient en fait ses parents adoptifs. Au cours de ses pérégrinations en Grèce, il se dirigea vers Thèbes. À un carrefour, il rencontra un chariot et après une vive altercation tua son propriétaire et tous les esclaves qui l'accompagnaient, sauf un. À proximité de Thèbes, Œdipe rencontra le Sphinx. Le Sphinx tuait tous les passants qu'il rencontrait qui ne trouvaient pas la réponse à son énigme. Il demanda à Œdipe « qui se tient le matin sur quatre pieds, l'après-midi sur deux et le soir sur trois », reçut en réponse « L'Homme est cette créature qui, à l'aube de sa vie se déplace à quatre pattes, au soir de sa vie sur trois à l'aide d'une canne, tandis qu'entretemps (à midi) il se déplace avec assurance sur ses deux jambes ». Après la résolution de l'énigme, le Sphinx tomba dans un précipice et mourut (ou selon d'autres versions, Œdipe l'attaqua et le tua alors qu'il restait surpris de la résolution de l'énigme). Œdipe fut proclamé roi de la ville de Thèbes par Créon qui assurait l'interim du pouvoir royal, et il épousa Jocaste qui était la sœur de Créon, la veuve de Laïos et sa vraie mère.

<sup>629</sup> **Artaud, Nicolas**, *ibidem*, p. 94.

<sup>630</sup> **Αθήναιος**, Δειπνοσοφιστής II.

A. *Qu'est que c'est ?*

B. *Un trépied bien sûr.*

A. *Alors pourquoi a-t-il quatre pieds ? Ce n'est pas un trépied mais un quadrupède.*

B. *Son nom est trépied même s'il a quatre pieds.*

A. *Alors c'était jadis Œdipe (Épicharme fait ici un jeu de mot sur le nom Œdipe qui signifie blessure au pied ; la phrase se lit donc aussi : Alors le trépied était jadis blessé au pied). Pense à son énigme. » (Athén. Deipn. II, 49c)*

*« Il ne s'agit plus ici de l'énigme proposée par le sphinx à Œdipe ; mais celui-ci, tout en buvant, s'entretient, avec un autre bouffon, de certaines tables, appelées trépieds, quoiqu'elles eussent réellement quatre pieds. Ce qui indique qu'ils sont occupés à boire, c'est que ces trépieds s'apportaient d'ordinaire aux convives dans les banquets... »*

*L'Œdipe d'Épicharme n'est donc plus, on le voit, cet homme à l'esprit pénétrant, que sa sagacité avait élevé au trône<sup>631</sup>. »*

Seuls deux vers de cette pièce ont été conservés et il est difficile de les relier entre eux.

L'un est cité par Athénée<sup>632</sup> :

*« Épicharme dit dans Le Sphinx :*

*Ils (elles) ne ressemblent pas du tout à des figues sauvages. » (Athén. Deipn. III, 76c)*

L'autre se trouve dans le dictionnaire d'Étienne de Byzance au mot Χιτώνη/chitoni<sup>633</sup> ou Chitone. On y lit qu' « Artémis est aussi appelée Chitonia, comme le mentionne Épicharme dans Le Sphinx » :

*« Qui jouerait pour moi à la flûte un chant de Chitonia. »*

<sup>631</sup> **Artaud, Nicolas**, *ibidem*, p. 94-95

<sup>632</sup> **Αθήναιος**, Δειπνοσοφιστής III.

<sup>633</sup> **Étienne de Byzance**, *Ethnika : Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt*, Vol. 1, par August Meineke, éd. G. Reimer, Berlin, 1849, p. 694.

Athénée nous indique aussi que<sup>634</sup> :

*« Les Syracusains ont pour Artémis Chitonia une forme particulière de jeu de flûte et une danse. »* (Athén. Deipn. XIV, 629e)

La pièce intitulée *Les Komastes ou Héphaïstos* a pour thème l'histoire du retour d'Héphaïstos sur l'Olympe afin de libérer sa mère Héra des liens qui la contraignaient à rester attachée au trône (cadeau qu'il lui avait lui-même fabriqué et offert), qui a été évoquée au chapitre précédent.

La comédie *Pyrrha ou Prométhée* est basée sur le mythe du cataclysme, selon lequel la race des hommes de bronze fut anéantie et seuls furent épargnés Deucalion et Pyrrha. Ce mythe nous est transmis par Apollodore d'Athènes<sup>635</sup> :

*« Prométhée, ayant formé les hommes avec de la terre et de l'eau, leur donna le feu à l'insu de Jupiter, l'ayant dérobé dans une tige de fêrulle. Jupiter s'en étant aperçu, ordonna à Vulcain de le clouer sur le Caucase, qui est une montagne de la Scythie. Prométhée y demeura attaché un grand nombre d'années, et un aigle venait lui manger chaque jour le foie, qui renaissait pendant la nuit. Ce fut ainsi que Prométhée fut puni d'avoir dérobé le feu, jusqu'à l'époque à laquelle il fut délivré par Hercule, comme on le verra par la suite. Prométhée eut pour fils Deucalion, qui régna sur la Phthiotide, et épousa Pyrrha, fille d'Épiméthée et de Pandore, la première femme que les Dieux créèrent. Jupiter voulant détruire l'espèce des hommes d'airain, Deucalion se fabriqua, par le conseil de Prométhée, un coffre, dans lequel il mit toutes les choses nécessaires à la vie, et s'y retira avec Pyrrha. Jupiter ayant fait tomber beaucoup de pluie du Ciel, la plus grande partie de la Grèce fut inondée, et tous les hommes périrent, à l'exception de quelques-uns qui se réfugièrent sur les hauteurs des montagnes voisines. Ce fut alors que se séparèrent les montagnes de la Thessalie. Toute la partie de la Grèce, en dehors du Péloponnèse et de l'Isthme, fut inondée. Deucalion ayant été ballotté par la mer pendant neuf jours et neuf nuits, aborda enfin au Parnasse ; la pluie ayant cessé alors, il sortit de son coffre, et offrit un sacrifice à Jupiter-Phyxius. Jupiter ayant envoyé Mercure vers lui, lui permit de demander ce qu'il voudrait. Deucalion le pria de repeupler la terre ; alors, d'après l'ordre de Jupiter, ils jetèrent des*

<sup>634</sup> Αθήναιος, Δειπνοσοφιστής XIV.

<sup>635</sup> Clavier, Étienne, *Bibliothèque d'Apollodore l'Athénien, Vol. 1*, éd. Delance & Lesueur, Paris, 1805, p. 37-41.

*pierres derrière eux ; celles que Deucalion jetait se changeaient en hommes, celles que Pyrrha jetait se changeaient en femmes. C'est de là que les peuples furent appelés, par métaphore, Laoi de Laas, pierre. »* (Apollodore d'Athènes, liv. I [1,7] VII)

Comme pour la plupart des œuvres d'Épicharme, très peu d'extraits de cette comédie ont été sauvegardés. Sur un papyrus d'Oxyrhynque (Ox. Pap. 25, 1959, 2427), figurent des morceaux d'un dialogue que les chercheurs ont considéré comme une discussion entre Pyrrha et Deucalion au sujet du coffre qui les avait sauvé des eaux. Edgar Lobel, l'éditeur du papyrus, soutint que comme pour la pièce *Amycos*, Épicharme a utilisé de la même façon trois comédiens dans *Pyrrha ou Prométhée*<sup>636</sup>. Mais Thomas Webster, qui tenta de compléter le texte morcelé, est d'un avis contraire et dit que les extraits ne prouvent rien de tel<sup>637</sup>.

---

<sup>636</sup> Lobel, Edgar, "Epicharmus, Plays", *Ox. Pap.* XXV (1959) 2427, 2-31 [Rec. B. Gentili, *Gnomon* 33 (1961) 333-35, H. Lloyd-Jones *CR* 75 (1961) 17].

<sup>637</sup> Webster, Thomas B. L., "Some Notes on the New Epicharmus," *Serta Philologica Aenipontana*, Innsbruck, 1961, p. 88.

### **B3. Les comédies de caractères et de mœurs d'Épicharme**

« Outre ses comédies mythologiques, Épicharme avait aussi composé des comédies de mœurs et de caractère où il représentait les travers et les ridicules de son temps. C'étaient les mœurs syracusaines et siciliennes que sa verve railleuse mettait sur la scène<sup>638</sup> ». Ces comédies n'ont pas de caractère didactique, et on n'y trouve pas non plus la critique de personnages politiques précis – exercice dangereux sous les règnes de Gélon et de Hiéron. Il s'agit davantage de se moquer de scènes de la vie quotidienne, en leur donnant une intrigue théâtrale où il utilise des jeux de mots ou des expressions de façon amusante et divertissante<sup>639</sup>.

Malheureusement pour les comédies qui ont pour thématique la vie quotidienne – au contraire de celles qui ont un contenu mythologique – il nous est très difficile d'en comprendre l'histoire, d'autant plus que pour la plupart d'entre elles seuls ont été conservés les titres ou de rares extraits. Nous pouvons pourtant soutenir avec une certitude absolue qu'Épicharme créa le premier des personnages de théâtre que la comédie attique ultérieure utilisa et qu'elle fit évoluer.

Nous avons donc, par exemple, le personnage du Campagnard, figure théâtrale qu'il créa dans la pièce homonyme *Le Campagnard* et celui du Parasite, dans la pièce *L'Espérance ou la Richesse*<sup>640</sup>.

Il n'a été conservé qu'un seul vers du *Campagnard*, pièce dont le titre original *Αργωστήνος*/argostinos est en dialecte sicilien et signifie paysan rustaud. Nous trouvons ce vers dans le dictionnaire d'Hésychios d'Alexandrie, à l'explication du mot *Κόλαφος*/kolaphos = gifle<sup>641</sup> :

«ὡς ταχύς Κόλαφος περιπατεῖ δεινός/os tachis kolaphos peripatei deinos  
= Il avance redoutable comme la gifle rapide. »

Mais pour la figure théâtrale du Parasite, nous sommes plus chanceux car Athénée nous a transmis un important extrait de *L'Espérance ou la Richesse*<sup>642</sup> :

<sup>638</sup> Artaud, Nicolas, *ibidem*, p. 107.

<sup>639</sup> Πετρόπουλος, Γιώργος, p. 59.

<sup>640</sup> Lesky, Albin, p. 347.

<sup>641</sup> Polman Kruseman, Heinrich, p.1.

<sup>642</sup> Αθήναιος, Δειπνοσοφιστής, VI.

« Pour le rôle du Parasite, Carystios de Pergame dit, dans son *Traité des Didascalies*, qu'il a été trouvé en premier par Alexis, mais il commet une erreur, parce que c'est Épicharme qui l'a présenté en premier dans *L'Espérance ou la Richesse*, en train de boire (manifestement dans une sorte de bistrot) en disant ce qui suit :

« L'un est debout, l'autre est assis à ses pieds, et si toi, tu manges avec plaisir ce pain ou ce repas qui ne coûte pas cher...

*Celui-ci vide une cruche de vin à toute vitesse, comme si ce n'était qu'un verre. »*

« Ensuite, (Épicharme) fait dire ceci au Parasite en réponse à quelqu'un qui l'interroge :

« Je dîne avec qui veut de moi, il suffit qu'on m'invite, et celui qui ne veut pas de moi, il lui suffit de ne pas m'inviter. Je suis gai, je provoque beaucoup de rires et je tiens des propos louangeurs sur qui m'accueille. Si quelqu'un veut dire le contraire de ce qu'a dit le maître de maison, je lui glapis des injures et je deviens odieux. Je mange et je bois beaucoup, puis je me lève et je m'en vais. Je n'ai pas d'esclave pour m'accompagner en tenant la lanterne. Aussi je me traîne, seul et malheureux dans l'obscurité. Si sur ma route je rencontre la ronde, je lui souhaite bonne chance et rend grâce aux dieux, parce qu'au lieu de me rouer de coups, elle m'a juste fouetté. Et quand j'arrive moulu à la maison, je me couche sur un lit sans matelas, sans penser que c'est arrivé parce que le vin pur m'a obscurci la tête. »

« Et le Parasite d'Épicharme tient encore d'autres propos semblables. »  
(Athén. *Deipn.* VI, 236a)

Les extraits des *Drames* d'Épicharme qui ont été sauvegardés par Athénée ne nous permettent pas de former une image complète de ses oeuvres théâtrales, car ces extraits constituent surtout des éléments bibliographiques adaptés à la structure et au contenu des *Deipnosophistes*. Cependant, parmi ces extraits se trouvent des éléments particulièrement utiles aux chercheurs. C'est le cas pour les morceaux de la pièce *Les Théores* qui ont été préservés.

Dans le dictionnaire de Liddell & Scott, le mot *θεαροί*/theari est interprété comme la traduction dorienne du mot *θεωρός*/theoros, qui signifie :

- 1) le correcteur, le spectateur, l'observateur, le voyageur et
- 2) le délégué envoyé consulter un oracle ou présenter une offrande, ou encore accomplir des rites religieux lors de jeux<sup>643</sup>.

De cette pièce *Les Théores*, qui traite vraisemblablement d'un groupe de personnes envoyées à Delphes pour consulter l'oracle, les vers suivants ont été sauvés grâce à cette citation d'Athénée :

« *Épicharme a utilisé dans ses Théores le mot χειρονίβα/cheironiba = bassins pour se laver les mains :*

« *Cithare, trépieds, chars, tables en cuivre,*

*Bassins pour se laver les mains, vases pour les libations et chaudrons en cuivre. » (Athénée IX, 408 d)*

D'autres vers plus importants sont cités par Athénée au livre VIII, où nous puisons une information sur une danse très ancienne appelée *Βαλλισμός/ballismos*. Nous lisons à ce sujet :

« *Tandis qu'ils tenaient beaucoup de propos du même genre, soudain on entendit dans toute la ville le bruit de flûtes, le son de cymbales et le battement de tambours accompagnés de chants. C'était une fête, qu'on appelait jadis Parilia<sup>644</sup> et aujourd'hui Romaia, en l'honneur de la Fortune, déesse à laquelle Hadrien, empereur excellent et éclairé, éleva un temple dans la ville. Chaque année, ce jour-là, il y a des célébrations solennelles et tous les habitants de Rome participent à la fête, ainsi que les personnes de passage.*

*Ulpien<sup>645</sup> dit alors :*

---

<sup>643</sup> **Liddell & Scott**, tome 2, p. 481.

<sup>644</sup> **Les Palilia ou Parilia** : étaient des fêtes pastorales anciennes des Latins et particulièrement des Romains. Les bergers latins y honoraient la déesse Palès qu'ils considéraient comme leur protectrice. Les Palilia se fêtaient le 21 avril (selon le calendrier moderne) : les bergers aspergeaient d'eau les pâturages avec des branches de laurier, puis le soir ils allumaient des feux de paille par-dessus lesquels chacun sautait trois fois. Comme on croyait que Romulus avait fondé Rome un 21 avril, la fête des Palilia fut également considérée comme la fête anniversaire de la ville. Dans : **Μεγάλη Ελληνική Εγκυκλοπαίδεια**, tome XIX, p. 467.

<sup>645</sup> **Ulpien** : ce juriste et homme politique est un orateur essentiel dans les *Deipnosophistes*. Il est aussi le chef du banquet. Athénée le présente comme un

« - Messieurs, de quoi s'agit-il ? Est-ce une noce ou une fête ? Il ne s'agit pas d'une réunion amicale<sup>646</sup> . »

Quand quelqu'un lui répondit que tous les habitants de la ville **βαλλίζουν**/**ballizoun** = dansaient en l'honneur de la déesse, Ulpien rit en disant :

« - Mais, mon pauvre ami, quel Grec nomme cette danse ballismos, alors qu'il faut dire danse ou tout autre mot existant déjà ? C'est comme si, disons, tu achetais un mot à Subure<sup>647</sup> et que « tu nous massacrais le vin en y versant de l'eau<sup>648</sup> . » (En s'exprimant ainsi il veut montrer que le mot ballismos n'est pas grec mais provient du monde de la pègre et massacre la langue).

Myrtilos<sup>649</sup> lui répondit :

« - Pourtant, honoré ami, je vais te prouver que ce mot (ballismos) est beaucoup plus grec que tu ne le penses. Car, alors que tu tentes de nous réduire au silence, tu ne réussis à convaincre aucun d'entre nous que nous sommes ignares, au contraire, c'est toi qui te montres « plus vide que la peau abandonnée du serpent<sup>650</sup> . » (En s'exprimant ainsi il veut dire qu'Ulpien est ignare). Épicharme, mon cher, cite le mot ballismos dans ses *Théores*, et l'Italie n'est pas loin de la Sicile. Donc dans cette

grammairien atticiste rigoureux, qui examinait sans cesse la juste utilisation des termes attiques. Selon toute probabilité, il s'agit d'Ulpien de Tyr qui avait été chargé de promouvoir les réformes de l'empereur Alexandre Sévère et qui fut assassiné par la garde impériale en 228 après J.-C. Dans : **Αθήναιος**, *Δειπνοσοφιστές*, livre I, traduction-commentaires-introduction Φιλολογική Ομάδα Κάκτου, éd. Κάκτος, Athènes, 2001, Introduction, p. 18.

<sup>646</sup> Ulpien utilise ici le vers 226 du chant I de l'Odyssée d'Homère :

225 *Quel est ce repas ? Et qui sont ces gens ? Pour quelle nécessité ?*

226 *Est-ce une noce ou une fête ? Il ne s'agit pas d'une réunion amicale.*

227 *Avec la boisson, vois l'impudence et l'effronterie.*

228 *Ici nous banquetons.*

<sup>647</sup> **Subure** était un quartier mal famé et commerçant de Rome où régnait la prostitution.

<sup>648</sup> Vers extrait du *Cyclope*, ouvrage disparu d'Aristias, auteur de drames satyriques et contemporain d'Eschyle. Cette pièce a servi de base à l'œuvre homonyme d'Euripide. Dans : **Χριστόπουλος Μ.**, «Σατυρικό δράμα» στο Αλεξίου Ε κ.ά. *Γράμματα Ι: Αρχαία ελληνική και βυζαντινή φιλολογία*, Ε.Α.Π., Patras, 2001.

<sup>649</sup> **Myrtilos** était un philosophe cynique. Il est présenté dans les *Deipnosophistes* comme se dressant contre tous les philosophes et particulièrement les Stoïciens. Dans : **Αθήναιος** *Δειπνοσοφιστές*, livre I, Introduction, p. 19.

<sup>650</sup> Expression proverbiale de la région.

*oeuvre dramatique, les théores voyant à Delphes les offrandes, parlent ainsi de chacune d'elles séparément :*

« *Chaudrons en cuivre,*

*Tonneaux pour mélanger le vin, vases aux flancs desquels dansent (ballizoun) de petits enfants, des choses superbes. »*

*Et Sophron dit dans sa pièce Nymphophonos (= Celle qui pare la mariée) :*

« *Ensuite en l'emmenant, il avança et les autres dansèrent (eballizan). »*  
(Athén. Deipn. VIII, 362a)

Ces informations sur la danse appelée βαλλισμός/ballismos et sur le verbe βαλλίζω/ballizo ont été à la base de la recherche contemporaine sur les racines des fêtes de carnaval. Les nouvelles versions et hypothèses qui ont été formulées balaiant les interprétations des fêtes de carnaval qui avaient cours jusqu'alors. Les chercheurs modernes soutiennent que le mot carnaval n'a aucun rapport avec le jeûne religieux du carême, c'est-à-dire l'abstinence de viande<sup>651</sup>. Au contraire le carnaval provient des cérémonies grecques antiques de fécondité, cérémonies qui étaient apolloniennes et non pas dionysiaques.

Le **Βαλλισμός**/ballismos est interprété tant dans les études littéraires que dans les dictionnaires étymologiques comme un genre de danse sautillante<sup>652</sup>. Les mots français : bal et ballet<sup>653</sup> en sont issus. Βαλλισμός vient du verbe **βαλλίζω**/ballizo = lancer les pieds deci delà, danser. Le verbe βαλλίζω vient du verbe **βάλλω**/ballo = lancer, jeter, tomber, propulser, placer, mettre<sup>654</sup>.

<sup>651</sup> **Carnavals** : Liés généralement à la fête chrétienne de Mardi gras, les **carnavals** sont un type de fête relativement répandu en Europe et en Amérique du Sud. On fait dériver le mot carnaval de *carne* (pour caro, chair) et levare, enlever, parce que l'on mange beaucoup de chair pendant le Carnaval pour se dédommager de l'abstinence imposée pendant le Carême ; d'autres font venir ce mot de *caro vale*, c'est-à-dire, adieu la chair. Mais ce sont là des étymologies assez fantaisistes. Les linguistes retiennent seulement l'origine italienne : carnevale, composé de carn (chair) et levare (lever, enlever, ôter). Dans: Le Petit Robert, Dictionnaire de la langue française, Paris, 1988, p. 106.

<sup>652</sup> **Καλοκύρης, Κωνσταντίνος**, *Ορθοδοξία και θρησκευτικές εκδηλώσεις μέσα και γύρω στις εκκλησίες*, éd. ΑΠΘ, Thessalonique, 1983, p. 24.

<sup>653</sup> **Κοραῆς, Αδαντιος**, *Atakta*, Ek tēs Typographias K. Everartou, 1832, p. 43.

<sup>654</sup> **Μπαμπινιώτης, Γεώργιος Δ.**, *Λεξικό της νέας ελληνικής γλώσσας*, Κέντρο Λεξικολογίας, Athènes, 1998.

Au sujet du carnaval, le chercheur Marios Berettas écrit<sup>655</sup>:

« Carnaval ou carna-val est un mot composé. Quelle est cependant la provenance de ces deux composants? »

Nous trouvons les premières informations chez Homère : Dans de très nombreux vers de l'Iliade et de l'Odyssée (IX 306, 80 392, ε 376, 9 92, ι 140, υ 75 etc) nous rencontrons le mot « καρ/car » et ces dérivés. Ce mot signifie « tête ». En grec moderne, la tête se dit aussi « κάρα/cara ».

La mythologie grecque nous indique que Carnos était un oracle du dieu Apollon, originaire d'Acarnanie, qui fut tué par l'Héraclide Hippotès, fils de Phylas. Les membres de la famille d'Hippotès eurent par conséquent l'obligation d'offrir d'opulents sacrifices à Apollon pour apaiser sa colère, causée par le meurtre de Carnos. Le voyageur Pausanias mentionne Carnos sous le nom Crios (Laconie, 13, 4), ce qui signifie que le mot « κάρνοσ/carnos » veut dire « κριός/crios » = bélier.

Carnos était aussi le nom d'un très ancien dieu pastoral du Péloponnèse, dieu en forme de bélier ithyphallique, protecteur de la fertilité, inconnu aujourd'hui de la plupart, mais à peu près similaire à Priape, le très célèbre dieu de l'Hellespont.

Donc, en substance, Carnos était un dieu de la fertilité, tant pour les Laconiens que les Messéniens, avant la domination des Doriens dans le sud du Péloponnèse, et il faisait partie du groupe des dieux zoomorphes qui, d'après l'histoire des religions, ont précédé les dieux anthropomorphes.

De l'adjectif substantivé « Κάρνειος / Carneios » est issu au féminin le nom de la fête « τα Κάρνεια / les Carneia », qui était célébrée dans les temps historiques en l'honneur d'Apollon Carneios dans toutes les villes doriennes. Elles étaient fêtées avec un même éclat à Gythio, Oitylo et Lefktra en Laconie, à Kardamili et Pharès en Messénie, à Sicyone en Corynthie, à Argos en Argolide et surtout au Bosquet Sacré du célèbre Carnasion en Messénie, appelé jadis Echalie. Ce Bosquet de cyprès se trouvait près des berges de la rivière Charadros et il était orné de très belles statues d'Hermès Criophore, d'Hagné (nom local de Perséphone) et d'Apollon Carneios (cf. Pausanias, Messénie, 2,2).

<sup>655</sup> **Βερέττας, Μάριος**, *Καρναβάλι, η αρχαιότερη Ελληνική γιορτή*, éd. Μάριος Βερέττας, Athènes, 2003.

Nous voyons sur l'illustration suivante la représentation d'une danse en l'honneur d'Apollon Carneios, qui est très probablement le *ballismos* mentionné par Épicharme.



Fig. 44. Danse en l'honneur d'Apollon Carneios. Cratère à volutes, à figures rouges, 410-400 av. J.-C.

Les célébrants se déguisaient tous et participaient à des mystères, comparables à ceux d'Éleusis, et fondés selon la tradition mythologique par Caucon d'Éleusis, fils de Celainos, tandis que pendant la durée de la fête avaient lieu des banquets généraux et des réjouissances.

En ce qui concerne le deuxième composant du mot « carnaval » : Tout d'abord, l'adverbe « βάλλε/balle » ou « άβαλε/abale » signifie en grec ancien « pourvu que » et « si seulement ». De plus, certaines des très nombreuses significations (plus de quinze) du verbe « βάλλω/ballo » ont le sens de diriger, se balancer d'avant en arrière, conduire, mettre, provoquer, se lancer, et aussi illuminer. Nous passons de là au verbe « βαλλίζω/ballizo » qui signifie « gambader », et au substantif « βαλλισμός/ballismos » c'est –à-dire « danse sautillante. »

Sur la base de ce qui précède, nous pourrions donc conclure que :

La forme du mot « carnaval » pourrait signifier « Dieu Carnos, pourvu que » tu exauces nos espoirs de fécondité et de croissance des productions.

Le verbe « καρναβάλλω/carnavallo » pourrait signifier « se tourner ou se balancer d'avant en arrière », au cours de la fête concernée, en l'honneur du dieu Carnos ou d'Apollon Carneios.

Et le verbe « καρναβαλίζω/carnavalizo » pourrait signifier « gambader » à la fête de Carnos, en portant les cornes du dieu ou son masque criomorphe. »

Enfin, revenant à l'oeuvre d'Épicharme, nous citerons encore deux extraits de deux de ses pièces également sauvées grâce à Athénée, *La Mégarienne* et *Les Marmites*.

L'extrait de la comédie *La Mégarienne* est une description de femme qui est loin d'être flatteuse si, comme le supposent les chercheurs, l'auteur décrit bien avec ces expressions une femme de Mégare. Il dit ainsi :

*« Ses côtes sont comme une raie femelle*

*Son derrière comme une raie mâle*

*Sa tête n'est pas comme une vraie femelle mais comme les cornes d'un cerf* (il évoque peut-être sa coiffure)

*Et ses fesses comme un petit scorpion de mer.* » (Athén. Deipn. VII, 286c).

En ce qui concerne la pièce *Les Marmites* (ou *Les Chytres*), une hypothèse est qu'elle a pour thème le dernier jour de la fête des Anthestéries qu'on appelait *Choès* ou *Chytres* et qui étaient consacré à Hermès Chthonien<sup>656</sup>. Ce jour-là, on offrait au dieu des semences cuites dans des marmites en terre<sup>657</sup>. Cette hypothèse ne peut cependant pas être prouvée car les rares vers sauvés par Julius Pollux montrent plutôt une scène de marché<sup>658</sup> :

<sup>656</sup> Artaud, Nicolas, *ibidem*, p.142.

<sup>657</sup> Rohde, Erwin, *Psyche: the cult of souls and the belief in immortality among the Greeks*, éd. Routledge, 2000, p. 237.

<sup>658</sup> Artaud, Nicolas, *ibidem*, p.143.

« *Noumos* semble être le nom romain d'une monnaie ; mais il est grec et appartient aux Doriens d'Italie et de Sicile. En effet Épicharme dans *Les Chytres* dit : « Et pourtant de beaux et gras agneaux me rapporteront en vente dix écus, venant d'une telle mère... Le crieur va m'acheter à l'instant une belle génisse pour dix écus. » (Julius Pollux, IX, 79)

Les rares morceaux de texte sauvegardés confirment qu'Épicharme a utilisé le dialecte dorien dans ses pièces qui, bien que nous ne connaissions pas leur longueur, ne devaient pas dépasser quatre cents vers environ.

L'obscénité « iambique<sup>659</sup> » est totalement absente de son oeuvre. Comme nous l'avons indiqué plus haut, la danse est également absente du Mime, même si les titres de certaines oeuvres, comme *Les Sirènes*, *Les Komastes* ou *Les Danseurs*, ont amené des chercheurs à supposer la présence de la danse dans la comédie sicilienne<sup>660</sup>.

Mais il est incontestable que c'est à Épicharme que revient l'honneur de l'invention du dialogue et de la confrontation – éléments essentiels sur lesquels repose une pièce de théâtre – qui apparaissent de façon très caractéristique dans « *Logos kai Logina* » et dans « *Terre et Mer* »<sup>661</sup>.

Après sa mort, les Syracusains lui érigèrent une statue et ils y firent graver l'inscription suivante<sup>662</sup> :

*« Autant la lumière du soleil diffère des autres astres,*

*Autant la mer a la force de tous les fleuves réunis,*

*Autant l'emporte en sagesse Épicharme*

*Que la patrie des Syracusains a couronné. »*

<sup>659</sup> Nesselrath, Heinz-Günther, *Εισαγωγή στην Αρχαιογνωσία*, tome 1, éd. Παπαδήμα, Athènes, 2001, p. 202.

<sup>660</sup> Κονομής, Νικόλαος, dans : *Ιστορία του Ελληνικού Έθνους*, tome 3, éd. Εκδοτική Αθηνών, p. 431.

<sup>661</sup> Πετρόπουλος, Γιώργος, p. 60.

<sup>662</sup> Μιστριώτη, Γεωργίου, *Ελληνική Γραμματολογία*, t. 1, impr. Π.Δ. Σακελλαρίου, Athènes, 1984, p. 631.

## **B4. Sophron le Syracusain**

L'art de Sophron est à son apogée au milieu du 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C<sup>663</sup>. Bien qu'il ait été fort admiré au cours de l'époque hellénistique et lu aussi tard qu'au 2<sup>e</sup> siècle après J.-C., son œuvre disparaît presque à l'époque suivante. Cet oubli résulte en partie de la nature très fragmentaire du matériel (plus fragmentaire même que les restes de iambe ou de poésie lyrique) et en partie des obscurités du genre et de la difficulté du langage<sup>664</sup>.

Nous connaissons également très peu sa vie, bien que sa gloire ait été grande : Platon l'appréciait beaucoup, comme nous le rapporte Diogène Laërce<sup>665</sup> :

*« On dit aussi que Platon a le premier apporté à Athènes les ouvrages de Sophron le mimographe, négligés avant lui, et qu'il en a profité pour ses doctrines morales ; on assure même qu'à sa mort on les trouva sous son chevet. »* (Diog. Laërce, liv. III, 18)

D'après Jean Tzétzès, Platon imita même la façon d'écrire de Sophron<sup>666</sup> :

*« Il (Platon) a imité les dialogues des mimes de Sophron, parce que tout ce qu'il écrit Sophron est tour à tour question et réponse, toute son œuvre. »*

Apollodore d'Athènes lui a consacré un traité intitulé *Sur Sophron*<sup>667</sup> et Tatien le Syrien<sup>668</sup> mentionne dans son *Discours aux Grecs*, - un ouvrage qui n'est pas du tout flatteur pour les Grecs - qu'a existé une statue de cuivre le représentant<sup>669</sup> :

<sup>663</sup> **Pinto Colombo, M.**, *Il mimo di Sofroni e di Senarco*, Firenze, Bemporad 1934.

<sup>664</sup> **James H. Hordern**, *Sophron's mimes: text, translation, and commentary*, éd. Oxford University Press, 2004, p.1.

<sup>665</sup> **Diogène de Laërte**, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, par Charles Zévort, éd. Bibliothèque Charpentier, Paris 1846.

<sup>666</sup> **(Tzetzes), Johannes, & Kiessling, Gottlieb** *Chiliades* éd. Vogel, 1826, p. 403.

<sup>667</sup> **Κακαβούλια, Ιωάννη**, *Ελληνική Γραμματολογία (αρχαία και βυζαντινή)*, éd. Νικόδημος, Athènes.

<sup>668</sup> **Tatien le Syrien**, écrivain chrétien du II<sup>e</sup> siècle, né en Syrie (Mésopotamie) vers 110/120.

<sup>669</sup> **Puech, Aimé**, *Recherches sur le Discours aux Grecs de Tatien*, éd. Félix. Alcan, 1903

« *Sophron, qui vous a laissé des écrits si frivoles et si badins, doit plutôt la gloire dont il jouit à sa statue qui subsiste encore* ».

En dehors de l'information qu'il donne sur l'existence de la statue, Tatien laisse clairement entendre que l'œuvre de Sophron était connue au 2<sup>e</sup> siècle après J.-C. Mais plus tard, au 4<sup>e</sup> siècle après J.-C., quand Grégoire de Nazianze<sup>670</sup> mentionne Sophron, il dit à son sujet<sup>671</sup> :

« *Qu'il est le seul parmi les poètes à avoir écrit des vers courts qui ont du rythme sans utiliser le mètre poétique.* »

Malheureusement, nos connaissances actuelles sur Sophron sont des informations provenant 1) des lexicographes, 2) des scoliastes de Théocrite, 3) de Nicandre<sup>672</sup> et d'Athénée, et 4) principalement du dictionnaire de Souda<sup>673</sup>.

Nous apprenons ainsi qu'il était Syracusain, fils d'Agathocles et de Damnasyllis, qu'il vécut à l'époque de Xerxès et d'Euripide, et qu'il a écrit « *des mimes d'hommes et des mimes de femmes* » en dialecte dorien et en prose<sup>674</sup>. De son œuvre ont été conservées quelques phrases que nous trouvons dans les ouvrages de grammairiens qui les utilisaient – comme cela s'est produit pour les extraits d'Épicharme – comme exemples du dialecte dorien.

---

<sup>670</sup> **Grégoire de Nazianze**, ou de Naziance, dit le Jeune, ou encore Grégoire le Théologien, né en 329 en Cappadoce et mort en 390, est un théologien et un docteur de l'Église.

<sup>671</sup> **Kaibel, Georg**, *Poetarum Comitorum Graecorum Fragmenta*, éd. Zürich : Weidmann, 1975, p. 153.

<sup>672</sup> **Nicandre de Colophon** : poète, médecin et grammairien grec du 2<sup>e</sup> siècle après J.-C., né à Claros près de Colophon, d'une famille de prêtres héréditaires d'Apollon. Il atteint son apogée sous le règne d'Attale III de Pergame. Il écrivit de nombreux livres tant en prose qu'en vers, dont seuls deux ont été conservés intégralement. Le plus long, les *Thériaques*, est un poème de 958 vers en hexamètres dactyliques sur la nature des animaux vénimeux et les blessures qu'ils provoquent. L'autre, *Alexipharmaka*, se compose de 630 vers en hexamètres dactyliques sur le traitement des poisons et leurs antidotes. La principale source d'informations de Nicandre est le thérapeute Apollodore, fils du médecin Asclépiade). Cicéron fit l'éloge des œuvres de Nicandre (*De oratore*, i.16) qui furent imitées par Ovide et Lucien, et souvent utilisées comme source par Plinie et d'autres auteurs. Dans : **A.S.F. Gow & A.F. Scholfield**, *Nicander*, éd. Cambridge University Press, Cambridge, 1953.

<sup>673</sup> **Μανδηλαράς, Νικηφόρος**, p. 28

<sup>674</sup> **Λεξικό της Σούδα**, tome 6, p. 1004.

Les pièces de Sophron étaient de brefs dialogues en prose présentant des scènes de la vie quotidienne, principalement dans les classes populaires les plus modestes.

Les grammairiens du dictionnaire de Souda scindèrent ses pièces entre hommes et femmes, manifestement en fonction de leur titre.

Les mimes à personnages féminins étaient : *Les Modistes*, *Les femmes qui veulent chasser la déesse*, *Les femmes qui assistent aux Jeux Isthmiques*<sup>675</sup>, *La Marieuse* et *La Belle-Mère*.

Les mimes à personnages masculins étaient : *Pêcheur contre paysan*, *Le Pêcheur de thons*, *Le Croque-mitaine des enfants* et *Prométhée*.

Pour une autre pièce, *Ange*, les avis divergent : Kaibel la classe dans les mimes masculins (peut-être à cause de l'absence d'article déterminant le genre), mais d'autres auteurs la classe dans les mimes féminins, en avançant l'argument que le titre se réfère soit à la déesse Déméter soit à la déesse Artémis<sup>676</sup>.

Son œuvre est originale et intéressante parce que ses types théâtraux représentaient des hommes de la classe populaire et que le langage dans lequel ils s'exprimaient était le dialecte simple qu'ils utilisaient dans leurs contacts quotidiens. Sophron usait d'ailleurs d'expressions que nous appelons en grec « expressions du trottoir » c'est-à-dire entre la langue de la rue et l'argot<sup>677</sup>.

Sophron a transformé la farce dorienne, suivant en cela l'exemple d'Épicharme, et il a transporté sur la scène sicilienne la tradition théâtrale des Doriens. Heitz écrit à ce sujet<sup>678</sup> : « *Comme le raconte Sosibius,*

---

<sup>675</sup> **Les Jeux Isthmiques** étaient des jeux festifs de la Grèce antique. Selon le mythe, le fondateur de l'institution des Jeux Isthmiques était Poséidon, et pour d'autres Thésée. Ils furent organisés pour la première fois en 582 av. J.-C. Nous savons que c'étaient d'importantes épreuves, mais pas autant que les Jeux Olympiques et les jeux Pythiques, puisque Solon avait promis à chaque champion athénien des Jeux Isthmiques un prix de 100 drachmes. Ils étaient organisés tous les deux ans au milieu de l'été et il durèrent jusqu'à l'Empire romain. Ils coïncidaient tous les deux ans avec le Jeux Olympiques. Les jeux se déroulèrent dans la ville de Corinthe jusqu'en 146 après J.-C., quand Corinthe fut détruite ; l'organisation des jeux fut alors transférée à Sicyone jusqu'à la reconstruction de Corinthe. Dans : **Αλέξανδρος Ραγκαβής**, *Λεξικόν της Ελληνικής Αρχαιολογίας*, tome 1, p. 431.

<sup>676</sup> **Μανδηλαράς, Νικηφόρος**, p. 28.

<sup>677</sup> **Heitz, Emil**, *Des mimes de Sophron*, éd. F.C. Heitz, 1851, p. 57.

<sup>678</sup> **Heitz, Emil**, p. 51.

*auteur qui devait s'y connaître, puisqu'il avait écrit un livre sur cette matière, ces dicelistes représentaient, de préférence, des voleurs, des médecins, des marchands de remèdes. Nous rencontrons ailleurs (dans l'œuvre de Sophron) des artistes du même genre, quoique sous d'autres noms. »*

Théocrite et Héronidas imitèrent Sophron, Théocrite dans *Les Syracusaines ou La Fête d'Adonis* (15<sup>o</sup> idylle) et *La Magicienne* (2<sup>o</sup> idylle) et Héronidas dans son 4<sup>o</sup> mime *L'offrande au temple d'Asklépios* et dans le 6<sup>o</sup> *La Conversation Intime*<sup>679</sup>.

David Ruhnken écrit au sujet de la pièce *Les Syracusaines ou La Fête d'Adonis*<sup>680</sup> :

*« Il a fait son poème de façon comparable à la pièce de Sophron sur le thème des Jeux Isthmiques. »*

Tandis que Grégoire de Nazianze écrit : *« Dans ses pièces (Théocrite) imite Sophron le Syracusain*<sup>681</sup>. »

---

<sup>679</sup> Μανδηλαράς, Νικηφόρος, p. 28.

<sup>680</sup> Classical journal, Vol. 4, p. 390.

<sup>681</sup> Kaibel, C.G.F., p. 153.